

Jean-Baptiste Lemanceau, un éleveur passionné, un destin hors norme

par
Pierrette Boiteau-Hallopé

C'est le 13 avril 1828, que Jean-Baptiste Lemanceau a vu le jour à la métairie des Hoisminières située à Bierné. Son père, René Lemanceau, est cultivateur ; sa mère, Adèle Guichard, était née à Bouère, de parents cultivateurs également : ces paysans paraissent évolués, ils savent signer leur nom d'une belle écriture... du père de l'enfant au grand-père maternel, comme on peut le constater sur l'acte de naissance de l'enfant. Il faut savoir qu'à cette époque, 16% des hommes et seulement 10% des femmes savaient lire et écrire. Les Lemanceau et Guichard sortent du lot !

Sa formation professionnelle

Quelque temps plus tard, ils enverront leur fils Jean-Baptiste, à la ferme du Camp, située à Saint-Berthevin près de Laval et installée depuis 1844, sur un défrichement de la forêt de Concise. C'est une succursale du Haras du Pin dans l'Orne, où l'on élèvera plus tard les spécimens de la race anglaise Durham. Cet établissement accueillait gratuitement une vingtaine d'élèves de seize à vingt ans. Les programmes concernaient les importantes et toutes nouvelles techniques d'élevage : l'irrigation, le défrichement, le drainage... L'étude était destinée à former de bons agronomes, des régisseurs ou d'habiles métayers. Des prix récompensaient les plus méritants, parmi lesquels figurait un certain Jean-Baptiste Lemanceau. C'est un autre passionné d'élevage qui contribuera à la destinée hors norme de Jean-Baptiste Lemanceau : le comte Guillaume de Falloux d'abord... et son fils, Alfred, ensuite.

Sa rencontre avec un novateur avisé, Guillaume de Falloux

Guillaume de Falloux faisait partie de ces riches propriétaires terriens, intéressés par les nouvelles pratiques d'élevage permettant de constituer un cheptel de race pure. Il faut mentionner qu'à cette époque, concernant l'Anjou, du pays segréen, nommé Craonnais, des Mauges au Pays Baugeois et Saumurois, régnait la médiocrité de l'élevage, tant en quantité qu'en qualité. Sous l'Ancien Régime, quelques précurseurs avaient bien tenté des essais d'élevage en important de Suisse et de Hollande, des bovins. Mais malgré tous leurs efforts, les paysans demeuraient méfiants. Ils refusaient ces nouvelles opportunités d'élevage ; ils respectaient les us et coutumes de leurs pères... L'agriculture restait figée dans ses structures millénaires !

Guillaume de Falloux, qui, durant toute la Révolution, avait émigré en Angleterre, avait pu observer et garder en mémoire l'évolution de l'agriculture, surtout en matière d'élevage sur les races anglo-saxonnes... Or, il venait de recevoir en héritage, d'un vieux cousin, de vastes possessions agricoles situées dans le Segréen, et plus précisément, à Vern-d'Anjou, le domaine de la Lucière qui deviendra un temps le centre de son élevage. Il y fera construire une étable moderne et fonctionnelle, où seront installées ses vaches mancelles, la race bovine élevée traditionnellement en Anjou. Grand novateur, il fera couvrir quelques unes de ses vaches par un taureau Durham. Les premiers croisements réalisés à la Lucière, très satisfaisants, encouragèrent Guillaume de Falloux. Son élevage prenant de l'extension, il envisagea de se faire aider et conseiller par un agronome. En 1848, il recrute à son service, un jeune homme, qui vient de terminer sa formation à la ferme du Camp de Saint-Berthevin, Jean-Baptiste Lemanceau. Voici donc à vingt ans, notre Biernéen établi à la Lucière, cette imposante ferme au logis fortifié !



Ses débuts dans le monde de l'élevage bovin



Là, fort de ses connaissances, Jean-Baptiste commence à mener des croisements Durham-Mancelle de plus en plus performants. Il faut reconnaître que les vaches mancelles locales ont une bonne productivité en lait. Quant aux taureaux Durham, ils sont appréciés pour leur rendement en viande. En réalisant ces croisements, les deux précurseurs obtiennent une nouvelle race bovine, qui sera baptisée d'abord Durham mancelle, ensuite Duham Angevine, puis enfin Maine-Anjou, en référence à sa région d'implantation... et comme toutes les autres races bovines en France : Abondance, Aubrac, Armoricaïne, Blonde d'Aquitaine, Charolaise, Limousine, Montbéliarde, Parthenaise, etc., des

appellations de tradition et non fantaisistes.

Sur le domaine de la Lucière, Guillaume de Falloux veut lancer une agriculture moderne. Sur les conseils de Jean-Baptiste L., avec deux étangs, il fait creuser un canal qui permettra l'irrigation et, pour apporter à sa terre schisteuse, où le blé, le seigle et le sarrasin ont du mal à croître, le calcaire qui lui manquait... dans une ferme avoisinante, il fera construire cinq fours à chaux. Le chaulage sera des plus bénéfiques : les terres en jachère ou en friches deviendront bientôt des prairies verdoyantes, une vraie métamorphose ! Jean-Baptiste L. qui possède « *une sorte de génie agricole* » dirige le vaste domaine en **chef de culture et d'élevage**. Il est aidé dans sa tâche par une quarantaine d'ouvriers agricoles. Le comte de Falloux l'apprécie beaucoup ; c'est un jeune homme remarquable, consciencieux et ingénieux.

Cela fait deux ans que Jean-Baptiste est au service du comte de Falloux... quand, en février, celui-ci décède. En fin de la même année, c'est au tour de sa femme de disparaître. Leur fils, Alfred, hérite de la cinquantaine de fermes que ses parents possédaient dans le Segréen, soit 1700 hectares !

Le fêru d'agronomie devient régisseur de l'illustre comte, Alfred de Falloux

En 1851, Alfred de Falloux vient d'avoir quarante ans. Il est fatigué par sa vie parisienne toute vouée à la politique. On se rappelle encore sa loi concernant l'enseignement, « *la loi de 1850, quand on veut en dire du bien ; la loi Falloux, lorsqu'on veut en dire du mal* », aimait répéter Alfred de Falloux. Il a décidé de se retirer avec sa famille définitivement, au Bourg-d'Iré, non loin de Segré, dans le cadre bucolique de son enfance et de ses aïeux. Il continue les activités agricoles et d'élevage, entreprises par son père, avec, toujours bien entendu, l'aide précieuse de Jean-Baptiste Lemanceau, nommé régisseur des 1700 hectares à gérer et à superviser.



La vieille demeure paternelle, la Maboulière, est un vieux manoir délabré, pour lequel autrefois, il faisait bon quitter Angers et passer la belle saison à la campagne. Mais, Alfred aspire à plus de commodités pour sa famille. Il a mûrement réfléchi : pas de transformation ! Pour assurer sa position sociale, il fera construire un château ! Il en définit les plans, et, dans sa tâche colossale, s'appuie sur son fidèle régisseur, qui... ne manque décidément pas d'ouvrage.

En 1852, il participe à la construction du château de la Maboulière

Les travaux commencent ! Le château est traité dans le style Louis XIII, sobre et épuré, suivant un plan en U. Alfred de Falloux a fait appel à un grand architecte angevin, René Hodé, natif de Marans, près de Segré. Au XIXe siècle, cet homme est reconnu dans tout l'Anjou. Durant sa talentueuse carrière, il édifiera et modernisera vingt-sept châteaux en Anjou, dont son chef-d'œuvre aux trois cent soixante-cinq fenêtres, le château de Challain-la-Potherie pour la famille de la Rochefoucault-Bayer. Jean-Baptiste L., accompagné de l'architecte, veille à la conformité de l'ouvrage. Avec le comte, il signe les devis, vérifie les factures, supervise les travaux extérieurs du parc à l'anglaise, d'une superficie de vingt hectares, avec allées et bosquets, arboré de chênes, cèdres, pins et d'autres feuillus.



... et d'une ferme modèle

Près du château, Alfred de Falloux fait construire une ferme modèle et moderne, édifiée d'une façon fonctionnelle, selon les principes hygiénistes édictés par le comte lui-même. De grandes étables (pouvant abriter soixante vaches), écuries avec fenil attenant (contenant vingt tonnes de foin !) porcherie, remise pour voitures, boulangerie, buanderie, logements pour les domestiques, seront édifiés, ainsi qu'à l'entrée du château, une porterie et une conciergerie. Sur les



unique dans la région. Le comte de Falloux rapatrie ensuite tout le cheptel de la Lucière, qui prend possession de leurs nouvelles étables et des vastes prairies. Tout est fait pour donner les meilleurs résultats d'élevage. Jean-Baptiste désire et s'acharne pour faire de son étable la meilleure de l'Anjou... Il a sous ses ordres neuf employés : deux hommes à l'étable, un laboureur, un roulier, deux domestiques, deux servantes et un aide.

fondations du vieux manoir, sont installés cuisine et orangerie, logements des jardiniers, etc., car non loin de là, s'étend le grand jardin potager, clos de murs. Deux serres sont bordées d'un verger aux multiples variétés de fruits... et bien sûr, pour Jean-Baptiste Lemanceau, un agréable logis moderne. Toutes ces constructions stylées créent un bel ensemble,



Quand la réputation grandissante de ses étables atteint Bierné...

De 1850 à 1886, sous la conduite et le génie de Jean-Baptiste Lemanceau, eurent lieu dans les étables, d'abord à la Lucière et ensuite dans les modernes étables du Bourg-d'Iré, trois cent quatorze naissances. La fameuse étable, sous la direction du régisseur, dont la renommée ne cesse de croître, est visitée par tous les paysans



et propriétaires terriens de l'arrondissement, très intéressés. Aussi, le comte de Falloux, afin de propager cette nouvelle race Maine-Anjou, laisse à disposition certains taureaux Durham aux éleveurs du pays. Jean-Baptiste, éleveur émérite, conseille aussi à son père, René Lemanceau, homme averti, d'essayer le croisement avec ses vaches locales. C'est ainsi, que, **par l'intermédiaire de Jean-Baptiste, enfant du pays, la race Maine-Anjou est apparue à Bierné**, où elle fera des émules.

chiffre d'affaires généré par la vente des bestiaux Maine-Anjou. Falloux, sûr de la qualité de ses bovins, décide, accompagné de son régisseur, de se confronter à d'autres éleveurs, et de se lancer dans la compétition, un projet fabuleux pour Jean-Baptiste très motivé !

L'investissement pour la construction de ce complexe agricole sera vite rentabilisé par le

À l'assaut des concours agricoles

C'est **en 1855**, que Falloux et Jean-Baptiste se rendent en région parisienne à **Poissy**, où se déroule le concours agricole universel créé en 1844. Ils y présentent de jeunes bœufs Maine-Anjou, qui remportent deux premiers prix dans leur catégorie. Le prix d'honneur est disputé entre quarante bovins. C'est le domaine du Bourg-d'Iré qui l'emporte ! C'est un magnifique spécimen, représentant bien ce nouveau croisement. Ce champion bovin sera acquis par le boucher, fournisseur de la table de Napoléon III. (Huit jours avant, l'animal avait triomphé au concours de **Nantes**). C'est sous une nuée d'applaudissements que Falloux monte à la tribune, entraînant avec lui son fidèle régisseur, à qui, pour lui, en revenait toute la gloire. C'est de la main du ministre, que Falloux reçoit une coupe d'une valeur de 2500 francs-or. Cette gloire les fortifie dans leur nouvelle voie.



La même année, à **Paris**, sur le Champ de Mars, est organisé un concours universel de bovins reproducteurs, un grand rassemblement, fait d'éleveurs venus de l'Europe entière. Falloux remporte une médaille d'or, une de bronze et une mention honorable. Quelques mois plus tard, sur sa lancée, c'est à **Rennes**, qu'il rafle les plus beaux prix. Le comte de Falloux remportera par trois fois la coupe d'honneur du prestigieux concours universel de Poissy. Jean-Baptiste Lemanceau fait également de son mieux, pour présenter ses bovins à travers **les nombreux concours de l'Ouest** et de la capitale, où l'étable du Bourg-d'Iré règne sans partage et consolide son aura. En dix ans, les efforts du comte et de son génial régisseur sont couronnés par quarante-neuf prix, vingt-neuf médailles, dont huit d'or, cinq d'argent, quatorze de bronze et l'équivalent de 90 000 francs-or de récompenses. Falloux demeure le plus médaillé. Le rayonnement de son domaine agricole est national. Il sait en faire profiter tout le Segréen. Durant trente ans, il organise le comice agricole de Segré. Chaque année, il a à cœur d'attribuer des récompenses aux meilleurs éleveurs et cultivateurs du canton... si bien qu'en **1898**, dans tout l'arrondissement de Segré, on compte 18000 à 25000

têtes de bovins, le nombre le plus élevé du département. Le Segréen est vraiment le berceau de la race Maine-Anjou.

Portrait de son maître

Le comte de Falloux est un homme affable, portant monocle carré, à la silhouette intimidante, chaussé de ses sempiternelles bottes pour arpenter par monts et par vaux son domaine. Il est le plus souvent accompagné



de Jean-Baptiste. Sa promenade agricole avait le plus souvent un but charitable. En effet, Falloux luttait contre le chômage. Toute l'année, il occupait, même s'il n'y avait pas grand chose à faire, une petite armée de journaliers choisis parmi les plus pauvres, pour s'occuper de son vaste domaine. Jean-Baptiste disait : « *Mr le Comte veut que chaque année, nous mettions en chantier quelques grands travaux, où tous les gens du pays qui manquent d'ouvrage, soient assurés d'en trouver* ». Le comte fut une vraie providence pour le pays. Tout le Haut-Anjou profitait de ses générosités et de ses innovations en milieu agricole.

Pour Alfred de Falloux, les dernières années furent douloureuses. En 1877, il perdit sa femme. Quelques années s'écoulaient et c'est sa fille adorée qui s'éteint à trente-neuf ans. Suite à tous ses malheurs, il pense à assurer sa succession. C'est à son cousin germain, Georges de Blois, illustre famille, qu'il considère comme le fils qu'il n'a jamais eu, qu'il lèguera la passion de sa vie : son domaine. Il s'éteint à Angers, dans sa maison natale, située près de la cathédrale, le 5 janvier 1886, entouré et veillé par la famille de Blois, de ses amis, ses serviteurs et son fidèle Jean-Baptiste. La France entière lui rendra hommage. Toute la région pleure son bienfaiteur. En 1912, au cours d'une journée unique de fête, rassemblant plus de cinq mille personnes, une statue sera élevée au milieu du Bourg-d'Iré, si cher à son cœur.

La place de J-B. Lemanceau dans le testament de son maître... et dans la vie de la région

Dans son testament, Alfred de Falloux rendra un véritable hommage à son fidèle ami, homme de confiance, Jean-Baptiste Lemanceau. Il écrira : « *Je le considérais comme inséparable de mon avenir. Je lui ai mis la bride sur le cou. Je lui dois et je lui dois encore mieux la grande paix et le grand intérêt qu'il a mis dans ma nouvelle existence : je lui dois la plus grande partie du bien que j'ai pu réaliser autour de moi et de l'honneur qui m'en est revenu* ». Quel hommage ! De son vivant, le comte de Falloux savait rémunérer très confortablement Jean-Baptiste. À son décès, il lui légua une somme de 80 000 francs-or ou une métairie de pareille valeur.

De 1878 à 1888, Jean-Baptiste fut maire du Bourg-d'Iré, très apprécié dans ce village et au-delà, à Saintes-Gemmes-d'Andigné où il s'installera avec son épouse au Petit-Bouillé, où il résidera jusqu'à sa mort. Une foule considérable l'accompagna jusqu'à sa dernière demeure : le cimetière de Sainte-Gemmes-d'Andigné, où la famille Lemanceau repose. En 1895, c'est son fils Joseph, qui, au domaine du Bourg-d'Iré, sous la houlette de Georges de Blois, continuera l'œuvre de son génial père, en tant que régisseur. Ainsi se termine, la rédaction sur l'origine de la race Maine-Anjou, grâce à des extraordinaires précurseurs de leur temps. Jean-Baptiste Lemanceau pourvu de grandes valeurs, pourra être mis à l'honneur dans son village natal, Bierné, tel le phénix qui renaît de ses cendres.